

La statue du Général

Le Général est de retour, sur un cheval ailé cette fois-ci, puisque c'est par la voie des airs, suspendu à la flèche télescopique d'un camion-grue, que le héros nous revient. Une foule nombreuse s'est donné rendez-vous sur la place en présence de l'artiste et des invités officiels, juste devant la bâtisse en briques qu'ont léguée ses descendants à la ville de F. La souplesse du bras télescopique balade gentiment le Général à quelques mètres au-dessus du socle où il va définitivement prendre place, sa place.

« Place Lariboisière », tel est en effet le nom de l'esplanade qui mène, coté nord, dans la rue Nationale, anciennement rue Royale, et côté est, dans la rue de Verdun, comme si, grâce à ce subtil pense-bête, le Général ne risquait surtout pas d'oublier son destin national et ses campagnes contre les Germains. Königsberg s'étale même en toutes lettres sur le socle qui doit le recevoir dans quelques minutes maintenant ; Königsberg, en Prusse Orientale, ville natale de l'illustre philosophe allemand Emmanuel Kant, fut aussi le tombeau du Général. Son fils Ferdinand venait de mourir à la bataille de la Moskowa. On ne chevauche pas impunément jusqu'à Moscou, même sous les ordres de l'Empereur.

Leurs deux corps auraient pu devenir atomes de poussière dans cette lointaine Prusse orientale, aujourd'hui territoire ex-soviétique, c'est à dire exclave russe coincée entre la Baltique, la Pologne et la Lituanie, mais les grognards de la Grande Armée les rapatrièrent à Paris. Leurs deux cœurs reposent en Bretagne dans la chapelle du château familial de Monthorin, à quinze kilomètres de F. Comment le général de Lariboisière va-t-il maintenant retrouver son âme, une fois boulonné définitivement sur son socle en granit ?

Le Général plane au bout de son filin d'acier, tel un énorme soldat de plomb sur sa monture. Il est terriblement impressionnant.

Un mouvement de rotation de quarante-cinq degrés, et le voilà qui chevauche à trois ou quatre mètres au-dessus de son socle, tout droit en direction des collines de la Pèlerine, là où Balzac situe dans son fameux

roman la percée des Chouans vers F. Le Général aurait-il soudain envie de sonner la charge contre les blancs ?

Victor Hugo et son amie Juliette Drouet, citoyenne de F. par sa naissance, Balzac lui-même qui séjourne, cent mètres plus loin, chez des bourgeois de F. et y rédige son roman : le Général est vraiment en excellente compagnie.

Ce n'est plus maintenant qu'une question de centimètres, et le fantôme du Général, disparu pendant la guerre en 1942, fondu d'autorité par l'occupant allemand, réapparaît dans toute sa splendeur. Enfermée dans une tour du château, la réplique en plâtre de la statue équestre du Général attendait son heure. L'heure est aujourd'hui à son heureuse résurrection grâce au talent de l'artiste, Louis Derbré, qui me confiait récemment son souci d'extrême fidélité à l'œuvre originale de l'artiste, Georges Récipon. Elle avait été inaugurée à F. le 26 juin 1893.

Le résultat me subjugue.

L'Empire vole majestueusement au secours de la République. Monsieur le maire a préparé son discours pour saluer l'homme illustre. Le filin semble d'une solidité à toute épreuve. Le Général, ressuscité par les mains scrupuleuses de l'artiste, va se poser comme une fleur sur le nouveau socle en granit que lui offrent la Cinquième République et ses représentants. La foule retient son souffle ; et si le câble et les sangles qui emmaillotent le cavalier cédaient brutalement ! Et si l'Empire s'écrasait soudain sur la République !

Je remarque à trois ou quatre mètres de moi un homme et une femme d'un certain âge, de toute évidence des touristes étrangers perdus en plein mois de décembre dans la foule des habitants de F. Le bourdonnement de la grue m'empêche de comprendre leur conversation, mais je devine aux mouvements de leurs lèvres et aux épaisses montures de leurs lunettes qu'ils parlent dans la langue de Goethe. Je m'approche et j'entends le mot « Königsberg », alors que l'homme vient d'indiquer du doigt à sa compagne l'inscription en lettres d'or sur le socle de la statue. Je découvre soudain la paire de jumelles qu'il porte en sautoir sur son loden vert. Il vient sans doute de déchiffrer cette inscription, gravée dans le bloc de granit. J'ose lui adresser la parole :

« *Kommen Sie aus Deutschland ?* (Vous venez d'Allemagne ?)

— *Ja ! Warum ?* (Oui ! Pourquoi ?) »

Je lui demande sans préambule s'il a compris la raison de la mention « Königsberg » sur la statue bientôt réhabilitée. Un « *jawohl !* (bien sûr !) » tonitruant me persuade qu'il n'a probablement rien compris à l'histoire et que la ville de F. n'est pas en train, près de deux siècles plus tard, de dresser une statue à la gloire de l'Empereur ; que Königsberg n'est pas un nom de victoire.

C'est ainsi, finalement, que commencent souvent les histoires et bon nombre d'aventures. Bien sûr, il n'est pas nécessaire que ce soit lors de l'inauguration de la statue d'un général du Premier Empire. Bref, la morale de l'histoire : n'évitez jamais les rencontres dès qu'elles se présentent à vous. Elles sont le sel de la terre, même lorsqu'elles sont muettes et coulées dans le bronze comme la statue équestre du général de Lariboisière.

J'adore le surprendre chaque fois que je suis à F. J'arrive par la rue Nationale, je vois la masse imposante de la croupe de son cheval, prolongée par l'axe dos-nuque et plumet de l'illustre cavalier qui chevauche vers le sud. Le temps de le contourner, de relire attentivement les inscriptions sur son socle, et je le remercie chaleureusement : c'est à lui que je dois une fameuse idée de voyage.

Roger FOURNIER

Roger Fournier, professeur d'allemand au Lycée F.-R. de Chateaubriand en classes préparatoires de 1969 à 2005, est l'auteur aux éditions Henry des Abbayes (Fougères) de Georges ou la connivence (2002), Le Derby (2003), La Statue du Général (2004) et Je, tu, il. Nouvelles (2005).